

De la revendication à la libre expression Rencontre entre Alanis Obomsawin et Caroline Monnet

Apolline Caron-Ottavi

Numéro 191, juin 2019

Les nouveaux territoires du cinéma québécois

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91663ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron-Ottavi, A. (2019). De la revendication à la libre expression : rencontre entre Alanis Obomsawin et Caroline Monnet. *24 images*, (191), 50–59.

De la revendication à la libre expression

Rencontre entre Alanis Obomsawin et Caroline Monnet

050

PROPOS RETRANSCRITS PAR APOLLINE CARON-OTTAVI

L'une est en train de terminer son 52^e documentaire et poursuit inlassablement sa vocation de pédagogue à travers le Canada, l'autre prépare son premier long métrage de fiction, après être passée, entre autres, par le court métrage, l'art vidéo et l'installation. Respectivement d'origine abénaquise et algonquine, Alanis Obomsawin et Caroline Monnet appartiennent à deux générations différentes de femmes et d'artistes, mais ont en commun d'explorer à travers leur œuvre l'identité et l'histoire des Autochtones.

Caroline Monnet : Est-ce que tu te considères comme une cinéaste québécoise ?

Alanis Obomsawin : Je fais du cinéma pour nos peuples, c'est un autre cheminement.

Mais j'apprécie beaucoup le cinéma québécois, je trouve qu'ils savent bien exprimer leur identité. Simplement, je poursuis une démarche différente.

CM : Mais est-ce que tu dirais que ton cinéma contribue au cinéma québécois ?

AO : Je ne pense pas de cette façon-là. Ce n'est pas à cause du cinéma québécois que je fais ce que je fais. Je l'ai fait parce que des changements énormes étaient



nécessaires, à commencer au niveau éducationnel. J'étais révoltée de la façon dont on a enseigné l'histoire du Canada pendant des générations. S'asseoir dans une classe et se faire annoncer que tu es une sauvagesse, que tes parents allaient scalper les autres, se faire battre constamment... C'était comme ça dans mon temps. L'histoire du Québec est très importante, mais je suis « à côté ».

CM : Donc faire des films, c'est pour changer le monde ? Pour éduquer ?

AO : Je ne pensais pas nécessairement faire des films, je n'y connaissais rien. Ce que je voulais, c'était que les enfants puissent entendre une autre histoire. C'est pour ça que j'ai commencé à faire des tournées dans les écoles, pour chanter, raconter des histoires aux enfants, leur faire connaître un autre aspect de nous-mêmes. J'ai été dans des centaines d'écoles à travers le Canada. J'y croyais vraiment et j'avais raison, car je sais que j'ai contribué à des changements. Le cinéma, c'est venu beaucoup plus tard. Il faut rappeler que jusqu'en 1951, on n'avait pas le droit d'aller à l'université ; il fallait être citoyen canadien pour être admis à l'université, ce qui n'était pas notre cas.

CM : Si tu avais voulu faire des études en cinéma, tu n'aurais pas pu.

AO : Oublie ça ! Pour moi, aller à l'école, c'était un danger. Et le cinéma québécois, je ne le connaissais pas. Quand je l'ai découvert, j'ai été très impressionnée. Mais ce qui m'a influencée, ce sont nos nations : les entendre, les écouter. Je passe encore ma vie à écouter, et je ne suis jamais ennuyée par ce que j'entends.

CM : Pour ma part, je pense que j'ai commencé à faire du cinéma dans un processus de guérison. Il a été prouvé scientifiquement que le traumatisme peut marquer l'ADN et laisser des traces, de génération en génération. Mon premier court métrage était issu d'une volonté de briser des cycles de victimisation, de réclamer une fierté qui était perdue depuis près de quatre générations.

AO : Pour moi, ce n'est pas une question de fierté. C'est davantage pour souligner les belles valeurs de nos traditions et de nos cultures qui ont été foudroyées. C'est pour ça que c'est très important que les gens aient la parole, qu'ils puissent se regarder et s'entendre, pour prendre conscience de la beauté de nos nations.

CM : Quand je dis fierté, je parle du fait de pouvoir s'exprimer, d'être fier de son identité, alors que ce sont des voix qui ont été longtemps rabaisées.

AO : Je comprends, mais je crains qu'il n'y ait souvent un détournement de l'intention. Quand tu es trop fier, tu risques de penser que tu es meilleure qu'un autre. Or, l'idéal, c'est d'être capable de s'entendre et de s'aimer. J'enseigne toujours aux enfants que le plus grand défaut, c'est la jalousie.

CM : Comment apprend-on aux enfants à ne pas être jaloux ?

AO : Il faut leur enseigner à être content pour un autre qui reçoit un cadeau ou une permission. Leur enseigner à quel point c'est beau de voir quelqu'un d'heureux. Je leur raconte des histoires pour leur faire comprendre ça. Ils sont extraordinaires.

CM : Ils mettent toujours au défi notre perception du monde.

- AO :** Oui, c'est intéressant d'entendre leur parole, c'est toujours surprenant. Maintenant, il y a beaucoup de mixité dans les classes. Et je dis aux professeurs qu'il faut faire parler chaque enfant dès la rentrée. Pas seulement pour qu'il dise son nom, mais pour essayer d'en savoir plus, pour leur faire raconter leur histoire, pour qu'ils se sentent bien, et non pas pauvres ou appauvris. Les relations que l'on développe avec les enfants peuvent les marquer pour toujours.
- CM :** Comme dans les films dans le fond : ce qu'on choisit de dire, de mettre dans le monde, en essayant de trouver le ton juste... Tu travailles sur quoi en ce moment ?
- AO :** Je finis un film, *Jordan's Principle*, sur les droits des enfants.
- CM :** Ça va être ton 52^e film, il me semble que tu as fêté ton 50^e film à TIFF, non ?
- AO :** Je crois, oui. J'ai perdu le fil !
- CM :** Je m'en souviens parce qu'on avait présenté *Créature Dada*, cette année-là aussi. Tu l'avais mis en première partie de ton film, c'était un cadeau que tu m'avais fait ! *We Can't Make the Same Mistake Twice* était un beau film d'ailleurs. C'est une responsabilité de faire des films comme ça : comment tu fais pour t'en sortir, au niveau du processus et aussi émotionnellement ? Ça prend de l'énergie... et tu en fais un chaque année !
- AO :** C'est difficile. Mais je suis très contente, car il y a énormément de progrès qui ont été faits, surtout ces dix dernières années. Avant, quand on entendait quelqu'un de nos nations s'exprimer, les réactions des Canadiens étaient souvent : « ah, les Indiens, toujours à se lamenter ! ». Depuis dix ans, et peut-être encore plus depuis cinq ans, je sens une grande différence quand je voyage à travers le Canada. Nous sommes plus respectés, les gens veulent entendre nos histoires, les Canadiens veulent une justice. C'est très encourageant. Et il y a les institutions qui sont là pour aider et encourager.
- CM :** Les institutions se rendent compte du rôle qu'elles ont à jouer pour la « réconciliation ». Elles n'ont pas d'autre choix que d'être plus inclusives. Le TIFF, par exemple, a compris le rôle qu'il avait à jouer pour permettre au cinéma autochtone d'avancer et de grandir. Ils programment nos films chaque année. Il y a les musées aussi... D'ailleurs, j'ai entendu que tu allais avoir une exposition au Musée des beaux-arts de Montréal à partir de juin. Il était temps qu'une expo solo te soit consacrée !
- AO :** Oui, le vernissage est le 6 juin ! À l'époque, au Conseil des arts, on avait formé un groupe pour que les artistes autochtones soient moins intimidés par les institutions. Plusieurs d'entre nous ont travaillé fort pour faciliter cet accès. Le changement n'est pas arrivé tout seul.
- CM :** Les réalisatrices comme toi ont permis à la nouvelle génération d'avancer. Je n'ai plus besoin de faire ce travail, d'être constamment dans la revendication et la définition de soi. Je peux être dans l'expression pure. J'ai beaucoup de respect pour les artistes autochtones qui sont venus avant moi et m'ont permis de faire ce que je fais...

- AO :** Tu peux faire ce que tu veux, quand tu veux. Voilà l'important.
- CM :** Est-ce que tu y crois à la réconciliation ? Qu'est-ce que tu penses de ce mot ?
- AO :** C'est un mot qui est populaire... Mais il faut qu'il y ait une continuité. Les douleurs du passé ne sont pas si lointaines. Pendant des générations, beaucoup de gens ne voulaient pas dire qu'ils étaient passés par l'école résidentielle par exemple.
- CM :** C'est le cas de mon grand-père, encore aujourd'hui... Je me rappelle qu'il ne fallait pas dire qu'on était Autochtones quand j'étais jeune. C'est plus tard, à mon adolescence, que j'ai commencé à revendiquer cette appartenance, en pensant qu'on ne pouvait pas se couper de notre identité. Mais ça a pris du temps dans ma famille. Depuis dix ans, c'est plus accepté. Mais jusqu'à mes 17 ans il ne fallait pas en parler aux fêtes de famille ! C'est triste. C'est de ça dont je parlais quand j'employais le mot fierté tout à l'heure : passer de la honte à l'acceptation. À ce propos, est-ce que tu as fait des films dans ta communauté ?
- AO :** Oui, trois. *Waban-Aki : peuple du soleil levant*, *Sigwan*, une histoire pour enfants, avec des masques. Et puis *Quand toutes les feuilles seront tombées*.
- CM :** C'est beau comme titre. Comment tu fais pour trouver tes titres justement ?
- AO :** Ce n'est pas facile ! Ça vient à la toute fin.
- CM :** Pareil pour moi, j'ai beaucoup de mal à trouver des titres. J'ai des titres de travail et après j'ai beaucoup de mal à en changer, même si je suis insatisfaite. J'ai fait un film sur les écoles résidentielles, qui s'appelle *La mallette noire*. C'était mon titre de travail et j'ai cherché pendant des semaines et des semaines un nouveau titre, jusqu'à ce que je n'aie pas d'autre choix que de garder le titre de travail !
- AO :** Mais c'était bon comme titre ! Où est-ce que tu as fait ce film ?
- CM :** À Longueuil. C'est une fiction sous forme de film d'horreur, mais basée sur une histoire vraie : celle de la grand-mère d'un ami qui est allée en école résidentielle. Elle avait la tuberculose, et ils l'ont mise à l'infirmerie avec son petit-cousin. Un soir, l'infirmière a étouffé le bébé. Et depuis, elle dit toujours qu'elle n'aime pas les bébés qui pleurent et qu'elle n'aime pas les malades noirs. C'est une histoire horrible. J'ai donc fait une sorte de film d'horreur, pour que ce soit accessible aussi à un public plus large, que les gens comprennent que ces histoires ont vraiment existé. À la fin du film, c'est elle qui parle, car elle est toujours là. Elle a 101 ans aujourd'hui ! Tu te rends là toi aussi, et tu es toujours aussi belle ! Qu'est-ce que tu aimes le plus dans le processus de faire un film ?
- AO :** Les entrevues, les relations que je développe auprès des gens avec qui je travaille.
- CM :** Je suis d'accord. *Emptying the Tank*, le dernier film que j'ai fait portait sur une athlète de MMA (*Mixed Martial Arts / Arts martiaux mixtes*. N.D.L.R.), et j'ai l'impression que cette fille m'a complètement transformée. Elle a une belle philosophie de vie, elle est lumineuse, généreuse... et humble, elle m'a appris à être encore plus reconnaissante. Elle a transformé toute l'équipe. C'est beau quand ça arrive.
- AO :** En ce moment, tu travailles sur quoi ?

↑ We Can't Make the Same Mistake Twice (2016) → Quand toutes les feuilles seront tombées de Alanis Obomsawin (2010)



- CM:** Je vais faire mon premier long métrage, une fiction, sur les derniers jours dans la carrière d'une *bootlegger*, une femme qui trafique de l'alcool illégalement sur une réserve sèche. La communauté décide de faire un référendum pour décider s'ils vont continuer la prohibition ou pas. C'est un film sur l'émancipation et les lois paternalistes. Ça me choque de savoir que mon grand-père avait six enfants et n'avait pas le droit de prendre un verre.
- AO:** Quand j'étais petite fille, les gens buvaient du vin au gallon, du vin *cheap*, et dès que ça frappait à la porte, tous les verres allaient en dessous de la table ! On pouvait finir en prison pour ça.
- CM:** Mon film est une histoire contemporaine, parce que l'alcool est encore illégal dans certaines communautés, et il va se faire avec des acteurs autochtones. C'est une responsabilité de les faire travailler. Souvent, ils sont placés dans des petits rôles où il faut qu'ils jouent « l'Indien ». Là ils auront de vrais rôles : la famille, le policier... Et comme c'est une fiction, je vais chercher des personnes différentes, il y aura des Innus, des Algonquins, des Wendats...
- AO:** Moi c'est le documentaire qui me passionne, mais quand j'entends ça, je trouve ça fantastique : utiliser la fiction pour raconter nos histoires, c'est excitant.
- CM:** Tu as été la première femme en résidence à l'ONF, et tu y es toujours. À quoi ressemble ta routine de travail ?
- AO:** Si je suis à Montréal, je vais à l'ONF. Si je n'y suis pas, c'est que je suis en train de monter un film ou de donner une conférence... Je me fais tout le temps proposer des choses, et je ne refuse jamais, surtout si ça a rapport aux étudiants ou aux enfants. C'est une période extraordinaire, je suis chanceuse de vivre ça. Quand on y croit, qu'on a une cause honnête et juste, personne ne peut nous arrêter.
- CM:** Il faut faire attention à ne pas oublier qu'on s'est battus. Quand on regarde le cas de la langue française en Ontario par exemple : des générations se sont battues pour la langue française, et puis les générations passent et oublient. Et des lois sont votées pour retourner en arrière. Je pense aussi que dès qu'on a une tribune pour s'exprimer, on a une responsabilité. Il faut que ce soit senti et constructif. Tous les artistes et les réalisateurs ont une responsabilité vis-à-vis du temps et de l'argent qu'on leur accorde. C'est très important.
- AO:** Il y a un autre phénomène : on mène différents combats, et ensuite on regarde nos enfants et on voudrait qu'ils apprécient. On leur reproche même de ne pas assez apprécier, alors qu'on s'est justement battus pour qu'ils aient une meilleure vie. On est peut-être trop sévère parfois : ils n'ont pas notre vie, notre expérience. On peut leur enseigner des choses, mais il faut les laisser respirer à leur guise.
- CM:** C'est très juste. Je pense à mon grand-père, qui a travaillé très fort pour que ses enfants sortent de la réserve, pour qu'ils aient une éducation... et moi, j'ai décidé d'être artiste ! Il ne comprenait pas au début. Maintenant il comprend que c'est un métier, que c'est une autre façon de réussir, et que c'est aussi beaucoup de travail. J'ai toujours fait des films en voulant montrer des histoires et

des images positives, contrairement à ce qu'on voit dans les médias. Quand j'ai réalisé *Créature Dada*, où on fait un festin, habillées somptueusement, c'était juste après l'affaire des femmes autochtones de Val-d'Or. Dans les médias, on ne voyait que la femme autochtone abusée, la pauvreté... Je voulais montrer des femmes fortes. J'avais aussi fait *Mobiliser*, un film d'archives avec l'ONF, avec un montage très rapide : mon idée, c'était que le spectateur soit bombardé d'images, que le cœur commence à battre très vite, que la respiration monte, pour qu'on se sente complètement énergisé en regardant des Autochtones à l'écran, sur un gratte-ciel, dans des rapides... Montrer leur capacité à faire des grandes choses. Et c'est beau de voir à quel point tout le monde travaille sur différents fronts. Je pense à Amanda Strong, que tu connais bien, qui fait de l'animation et met en images des histoires de la mythologie, ou à Danis Goulet, qui fait de la science fiction...

AO : Oui, c'est tellement riche. Partout où je vais, dans n'importe quelle discipline, il y a un Autochtone, les temps ont vraiment changé.

CM : Tu penses que ce sera comment dans vingt ans ?

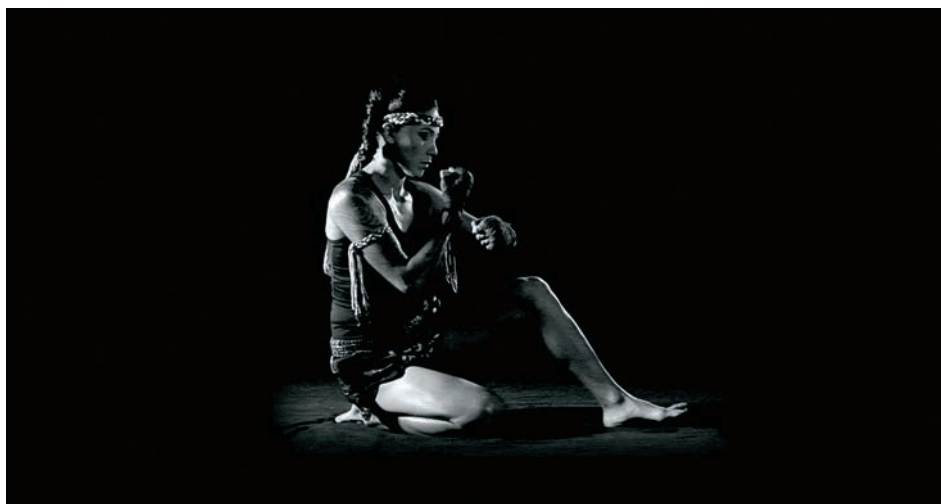
AO : Je ne sais pas, parce que la technologie prend de plus en plus de place. Il y a moins de conversation, tout se passe en dehors de l'humanité. Les enfants qui commencent l'école avec ces technologies-là, on ne sait pas ce que ça va donner, l'enseignement devient très différent en ce moment.

CM : Pour ce qui est d'écrire, lire, oui. Mais en même temps, la technologie et les réseaux sociaux nous ont permis de nous connecter, de faire un vrai réseau : avec les Maoris, les Samis... On est capable de rester en contact depuis Montréal.

AO : Oui, ça c'est important. Mais il y a un danger aussi, parce que la vie des gens est de plus en plus contrôlée par une technologie virtuelle et ça, je ne sais pas ce que ça donnera. Ça a été tellement long pour nos nations d'avoir la parole, d'être entendues... Ça a été une découverte énorme. Plusieurs générations n'avaient pas de voix, et d'un coup on apprend des choses de soi-même en ayant une voix. Et puis la technologie arrive, prend toute la place, et les valeurs changent.

CM : Et c'est vrai que la technologie, ça ne va pas avec l'environnement... Est-ce que tu trouves que, n'ayant pas eu le droit de s'exprimer pendant longtemps, on agit de façon très accélérée maintenant ?

AO : Ce n'est pas pareil partout. On ne peut pas parler pour tout le Canada, c'est très différent d'une nation à l'autre. Par exemple, pour certains, il faut danser en allant vers le soleil, pour d'autres c'est le contraire. Ceux qui sont habitués à faire autrement vont être effrayés en voyant les autres agir. Donc il ne faut pas juger à travers sa nation, sa façon de faire... Je suis témoin de plusieurs affaires comme ça en ce moment, c'est intéressant. On est choqués du fait d'avoir la parole et que tout est possible en tant qu'artiste, et là quelqu'un juge en disant : « ah non, nous, on ne pense pas comme ça, ce n'est pas comme ça qu'il faut faire ». C'est drôle. La vraie générosité, la vraie liberté, elle se fait coincer parfois ! Nos nations, de génération en génération, étaient ancrées dans une colonisation, où



↑ → Emptying the Tank de Caroline Monnet (2018)

la religion et le gouvernement dominaient. En sortir, ce n'est pas si facile que ça. Chacun a besoin de temps, il ne faut brusquer personne.

CM : Il y a une certaine hiérarchisation qui se fait aussi, dans l'« authenticité », quand on a grandi en ville plutôt qu'en réserve, par exemple... C'est dangereux, parce qu'on fait tous partie de la même affaire, on est tous issus de la même colonisation.

AO : C'est important d'apprendre cela aux enfants. Avoir été attaqués par des étrangers qui sont venus ici et nous ont poussés dans toutes sortes de pièges, c'est une chose : on le sait, on le sent quand quelqu'un colonise et contrôle. Mais quand ça vient de l'intérieur, quand ça se produit au sein des familles et des communautés, c'est un cancer qui ne se guérit pas. Ça fait de la peine. C'est là où j'essaie d'influencer des changements.

CM : Oui, c'est blessant. Je connais ça assez bien parce que mon père est Français, et le Français est vu comme le colonisateur... Certains pensent même que les Français sont plus colons que les Anglais ! C'est comique.

AO : Et toi, comment tu te projettes dans l'avenir ?

CM : La génération qui est venue avant moi me permet de faire un travail différent, d'être dans l'auto-expression plutôt que dans l'autodéfinition, et je pense continuer à faire des projets de plus en plus extravagants, explorer des nouvelles formes d'expression artistique... Les grands artistes sont passés à travers des mouvements comme le surréalisme, le dadaïsme... J'aimerais explorer quelle forme d'expression autochtone peut exister. Je ne sais pas si ça existe d'ailleurs, un cinéma autochtone. Il y a dix ans il y avait beaucoup de cinéma expérimental, des essais ou des documentaires expérimentaux. Mais je ne sais pas s'il y a une esthétique purement autochtone, à part les histoires qu'on choisit de raconter, en connexion avec nos communautés...

AO : Je ne serais pas prête à parler pour les autres. Ma première loi, c'est d'être capable de vraiment écouter. Ne pas être fatiguée si quelqu'un répète quatre fois la même chose. Donner la parole, ça prend du temps, et c'est le plus beau cadeau qu'on puisse donner.

CM : En effet. Il y a deux semaines, je suis allée rencontrer le cercle des aînés à Kitigan Zibi. La rencontre a duré deux heures, et je vais y retourner, car le projet a besoin de temps. Si une jeune réalisatrice te demande : « Alanis, si je veux être bonne dans ma job, qu'est-ce que je dois faire ? », qu'est-ce que tu lui répondrais ?

AO : Écoute, écoute. Mais on s'en va là où on n'a jamais été, c'est extraordinaire, il y a beaucoup de magie. C'est formidable de voir des jeunes qui pensent différemment, qui font des choses fascinantes... Comme toi, c'est très excitant ce que tu fais !

CM : Je m'amuse beaucoup. D'ailleurs, je veux qu'on fasse d'autres projets ensemble ! Je veux continuer la série, après *Créature Dada*. Je veux en faire une plus Nouvelle Vague, Refus global... Donc ça va être des costumes différents !